

Prologue andalou

Après la seconde affaire Kostic, qui s'était terminée par la mort du bandit serbe¹, Abel s'était promis de réunir sa famille « décomposée » pour une semaine ou plus de vacances réparatrices.

Le hasard lui avait fait croiser un collègue madrilène, Miguel Calderon, qu'il avait connu à Paris dans le cadre d'une enquête franco-espagnole. Miguel était de passage à Lyon, en mission d'échanges avec INTERPOL.

Ils avaient dîné ensemble dans un établissement emblématique à l'enseigne prédestinée : le Café Comptoir Abel, dans le quartier d'Ainay. Ce restaurant, enchâssé à l'angle de deux ruelles étroites dont l'une comportait encore une voûte moyenâgeuse, proposait une cuisine lyonnaise de qualité, fortement calorique, mais très goûteuse.

Tandis qu'ils faisaient un sort à leurs ris de veau aux morilles et à la crème, Séverac avait fait part à son collègue de son désir de vacances impromptues et familiales, tout en lui exprimant sa perplexité quant à la possibilité de trouver un lieu alors que le mois

1. *L'Inconnu de la Tête d'Or*, éditions AO, 2017.

de juillet était déjà entamé. Entendant cela, Miguel n'avait fait ni *uno* ni *dos*. Avec cette spontanéité que crée (parfois, pas toujours) l'amitié confraternelle, il lui avait proposé de lui prêter la maison qu'il possédait à San José, en Andalousie, dans le parc naturel de *Capo de Gata*.

Abel avait fait sa chochette. Il est toujours gênant d'accepter ce genre de chose de la part de quelqu'un que finalement on connaît à peine. Miguel avait insisté avec chaleur et il avait fini par céder, autant par désir de ne pas froisser son collègue que par lâche soulagement de ne pas avoir à se casser la tête à trouver l'endroit idéal.

Restait à convaincre Isabelle, son épouse dont il vivait séparé depuis qu'il avait été muté à Lyon. Effectivement, cela n'avait pas été de la tarte, mais le morceau avait été emporté par les enfants, enthousiasmés par l'idée de ces vacances communes.

Ils avaient rejoint Abel à Lyon après le retour de Julie d'Irlande, où elle avait passé dix jours avec des copines, et ils étaient partis en voiture vers le grand sud. L'administration s'était enfin décidée à doter Séverac d'une automobile presque neuve, la lionne précédente, qui approchait les deux cent mille kilomètres, n'ayant pas survécu à l'attaque au 4x4 qu'elle avait subie dans le Beaujolais. Il avait donc embarqué sa smala et les bagages pour un voyage de près de mille cinq cents bornes, avec escale à Tarragone, à mi-chemin.

San José était une station balnéaire toute simple, où les immeubles ne dépassaient pas quatre étages. Elle était fréquentée essentiellement par des Espagnols, ce qui évitait les meutes d'estivants braillards. La maison de Miguel disposait du confort strictement néces-

saire pour ce type de séjour, durant lequel on passait le maximum de temps à l'extérieur. Enfin, le parc naturel offrait des paysages sauvages et arides dans lesquels la mer tenait le rôle principal, bien secondée par les falaises abruptes qui plongeaient dans ses eaux cristallines.

Depuis leur arrivée, ils enchaînaient un programme classique, farniente, baignades, randonnées sur les sentiers caillouteux qui dominaient la grande bleue. Ils avaient aussi loué des kayaks de mer pour longer le littoral, découvrir des criques qui déchiraient la roche verticale, s'aventurer dans des grottes marines.

Abel dégustait à la petite cuillère chaque jour qui passait, heureux de retrouver une certaine complicité avec sa femme. Complicité qui n'allait cependant pas jusqu'au rapprochement des corps : Abel dormait dans la même chambre que son fiston, les deux filles partageaient la seconde, tandis qu'Isabelle passait ses nuits sur le canapé-lit du séjour.

Après leur séparation, elle s'était mise en ménage avec un professeur qui avait une passion pour la musique qu'il partageait avec sa fille. Cette situation n'avait duré que quelques mois avant qu'elle ne foute dehors le mélomane et sa progéniture. Paulo avait prétendu à son père que sa mère n'avait fait cela que pour le faire enrager, lui, Abel. Mais comme celui-ci n'avait appris l'affaire qu'incidemment, il n'en avait pas vraiment souffert.

Depuis lors, Isabelle semblait avoir renoncé à toute vie sexuelle. Elle s'était rapprochée d'Abel, leur relation s'était peu à peu normalisée ; elle montrait par moments qu'elle avait toujours de l'affection pour lui, s'inquiétant notamment lorsque son métier lui faisait courir des risques physiques.

Depuis que Paulo, leur fils, avait intégré un internat à Lyon, elle avait trouvé un poste de directrice juridique dans une ONG et s’y consacrait avec une sorte d’énergie désespérée. Parfois, Abel se demandait si elle n’avait pas une relation avec un des membres de cette organisation, qu’elle gardait secrète par souci de protéger les enfants. Il n’avait cependant jamais osé lui poser la question : elle avait très mauvais caractère et savait le remettre à sa place avec une férocité qui l’écorchait vif.

Ce soir-là, ils étaient rompus et grillés par une balade de quatre heures sous le cagna et personne n’avait le courage de préparer à manger. En plus, c’était la moitié du séjour, et la tradition familiale voulait qu’à cette occasion ainsi qu’à celle du dernier soir, on aille au restaurant.

En Andalousie, on ne dîne pas avant 21 heures ; or, lorsque l’on a déjeuné de fruits, de pain, d’un peu de jambon et de fromage, aussi bons soient les produits du terroir, c’est un supplice d’attendre aussi tard pour se sustenter. C’est pourquoi Abel et Paulo, laissant les femmes à leurs ablutions et autres pomponnages, gagnèrent d’un pas lesté le front de mer. Ils s’installèrent à la terrasse d’un établissement où l’on servait, outre des boissons spiritueuses, des *tapas* aptes à calmer sans l’altérer la féroce fringale qui les rongait.

Ils avaient achevé leur en-cas et envisageaient de commander une seconde bière lorsqu’un couple vint s’installer à une table voisine. Ils s’étaient déjà croisés ; elle était lyonnaise pure souche, lui venait de la région parisienne. La trentaine bien entamée tous les deux, ils avaient laissé leurs deux enfants aux parents de madame pour dix jours de vacances en amoureux.

La femme, Gaëlle, était gérante d'un magasin bio de la Presqu'île, tandis que Quentin construisait des maisons individuelles écologiques, concept encore coûteux qui connaissait un certain succès.

Ils entamèrent une conversation courtoise, Abel et Paulo s'étant décidés à commander un ravitaillement houblonné. Ils échangèrent sur les occupations des derniers jours, les endroits sympas, ceux à éviter, la routine sociale. Au bout de quelques minutes, Séverac se fit la réflexion qu'ils semblaient bien crispés ; il avait l'impression qu'ils se forçaient à parler et à sourire. L'homme, surtout, paraissait ailleurs. Querelle conjugale, ou soucis professionnels ? Malgré son métier, il n'était guère curieux. Aussi ne tenta-t-il pas de creuser, d'autant qu'il les connaissait à peine. Sur ces entrefaites, Isabelle et les deux filles arrivèrent, pimpantes et joyeuses ; il salua le couple et s'en alla payer les consommations.

Ils dînèrent sur le port. Leur choix s'était porté sur une *parillada* de poissons qu'ils arrosèrent d'un *rias baixas*, vin blanc très rafraîchissant. Deux bouteilles furent nécessaires pour étancher leur soif.

Comme ils étaient affamés, le repas fut vite expédié. Pour accompagner le café, le patron leur offrit le petit verre qui allait bien. Laissant le *limoncello* aux amateurs de douceurs, Séverac opta pour une *aguardiente* forte, mais fruitée, dont il apprécia la descente le long de son œsophage consentant. Il alluma une cigarette pour compléter le dispositif, dont il tira la première bouffée, béat, en contemplant ses enfants repus. Paulo et Julie lui taxèrent une clope, provoquant la réprobation résignée de leur mère.

Lorsque le rite tabagique fut achevé, ils levèrent le camp. Après un petit tour digestif le long de la plage,

Isabelle décréta qu'elle rentrait. Abel, fatigué par la marche de l'après-midi, déclara qu'il en faisait autant. Bien évidemment, les enfants étaient en pleine forme. Ils entendaient profiter, eux, de la vie nocturne de San José. Le cortège se disloqua donc, les parents regagnant leurs pénates. Ils étaient tous deux guillerets et devisaient gaiement en marchant d'un bon pas. En cours de route, Abel lâcha une vanne foireuse qu'il oublia aussitôt, mais qui fit pouffer sa femme.

– T'es trop con ! déclara-t-elle d'une voix affectueuse.

Envahi par une bouffée de tendresse, il enveloppa son épaule et la serra contre lui. Elle se laissa faire un instant avant de se dégager sans brusquerie.

– Ami-ami, Abel, murmura-t-elle. C'est la règle, tu le sais.

Il haussa les épaules.

– La damnation éternelle, grommela-t-il.

– Écoute, Abel. On ne va pas gâcher cette belle soirée avec un déballage qui n'amènera rien de plus. Vois-tu, j'ai été élevée dans la religion du pardon et encore maintenant, ma mère me rabâche que tu es un vrai brave homme, ce qui n'est pas faux, à l'exception d'un domaine précis, et que je devrais pardonner tes « écarts », comme elle dit. Sauf que je ne peux pas, c'est ainsi ! Ça reste bloqué là !

En même temps qu'elle achevait sa phrase, elle se frappa la poitrine. Abel vit qu'elle avait les yeux pleins de larmes.

– Peut-être qu'un jour ça viendra, reprit-elle en hâtant le pas. Lorsque tes hormones se seront calmées, ajouta-t-elle avec un petit rire triste.

À cette évocation, un frisson parcourut l'échine d'Abel et ses testicules se recroquevillèrent. Ils pour-

s suivirent leur chemin en silence, lui restant un pas en arrière.

*

La mer poussait une houle calme quelque dix mètres en contrebas, avec l'obstination d'un géant tranquille. Le ressac se brisait sur les rochers avec un son doux, irrégulier et apaisant. Sous la lune pleine et ronde, la pierre blanche de la carrière revêtait un aspect irréel, fantomatique. Au fond de l'excavation, un cratère sombre était rempli d'une eau qui paraissait noire. Un Caterpillar rouillé veillait sur les lieux, immobile et vaguement menaçant.

Un bruit de moteur troubla le calme de cette nuit d'été, grandissant jusqu'à imposer son battement régulier. Un véhicule descendait le chemin qui menait à la plate-forme. Il s'arrêta non loin de l'engin de chantier.

Le conducteur resta au volant tandis que deux hommes mettaient pied à terre. Ils firent sortir du véhicule deux autres passagers, un homme et une femme, dont les mains étaient entravées. Ils les poussèrent jusqu'à l'espèce de mare saumâtre. L'homme fut assommé d'un coup de matraque précis. Il s'effondra en avant, la tête dans l'eau croupie. La femme poussa un hurlement, promptement étouffé par la main d'un des bourreaux. Tandis que son compagnon achevait d'agoniser, noyé, elle fut dépouillée de ses vêtements. Ses agresseurs la forcèrent à s'allonger sur le sol. Puis ils abusèrent d'elle à tour de rôle.

*

Le lendemain, Paulo et son père se levèrent aux aurores. Ils s'étaient inscrits au centre de plongée de San José pour une virée au large du *Cabo de Gata*. Il y avait là un spot renommé, un bateau surnommé *el Vapor*, coulé en 1928. Des colonies de poissons s'y étaient installées et l'endroit, paraît-il, était magique.

Ils rentrèrent vers 16 heures, ivres de mer et de soleil. Une fois le matériel rangé, ils regagnèrent le bourg à pied. Les filles et leur mère étaient sur la plage, mais ils avaient un besoin urgent d'ombre et l'envie d'une bière très fraîche. Ils accostèrent donc au bar où ils avaient pris leurs habitudes et s'installèrent en terrasse, à l'ombre d'un parasol. On déposa devant eux deux pintes embuées ainsi qu'une petite assiette de jambon cru. Ils trinquèrent, complices, les yeux encore pleins des merveilles que leur avait offertes la mer.

Séverac alluma la première cigarette de la journée, aspira une longue bouffée qu'il garda un moment dans ses poumons pour mieux laisser se développer le léger vertige que lui procurait la nicotine. Jetant un coup d'œil aux alentours, il fut surpris d'apercevoir deux véhicules de police relativement rutilants, alors que jusqu'à présent il n'avait croisé qu'une vieille Seat déglinguée occupée par deux flics débonnaires.

Il n'eut guère le temps de s'interroger plus avant sur cet événement *a priori* anecdotique. Deux hommes en costume sombre venaient d'apparaître. Ils abordèrent le serveur qui les désigna, Paulo et lui, d'un index peu discret. Les deux individus aux allures de croquemorts s'avancèrent pesamment vers leur table.

« Les emmerdes commencent ! », songea Séverac. Il ne savait pas lesquels, mais il les pressentait.

Les visages des deux hommes, un petit gros et un grand maigre, arboraient la même expression, une

sorte de morgue désabusée. Le gros prit une chaise à une table voisine et s'assit sans façon en face d'Abel, tandis que l'échalas restait debout.

– *Policía !* dit-il en posant une carte à côté de la pinte de Séverac.

– Enchanté ! Moi c'est Séverac ! répliqua celui-ci. Que me vaut l'honneur ? Aurais-je mal garé ma voiture ?

– *No habla español ?* s'enquit le policier.

– *Solo un poco. Pero hablo ingles,* répondit Abel aimablement.

Le gros (*el gordo*, dans la langue) fit une vilaine grimace et lâcha une phrase à l'intention de son acolyte, qui tourna les talons et rentra dans le bar. Il revint quelques instants plus tard accompagné d'une jeune femme brune à l'opulente poitrine et au regard de braise. L'obèse, qui devait être le chef de l'autre, s'adressa à l'arrivante d'une voix autoritaire. Celle-ci répondit d'un ton agressif, mais se saisit néanmoins d'une chaise et s'installa à la droite de Paulo, qui glissa un œil intéressé dans le profond décolleté qui s'offrait à lui.

Le flic avait sorti un carnet grasseux. Il lâcha une tirade à la brune, qui se tourna vers Séverac et traduisit :

– Ce policier veut connaître votre identité, votre profession et votre adresse en France ainsi qu'en Espagne.

Séverac lui fit un sourire aimable et charmeur.

– Avant de répondre à ces questions, je souhaiterais savoir à quel titre et dans quel but ce monsieur me les pose. Je ne crois pas avoir commis une quelconque infraction depuis que je suis dans votre beau pays.

– Ce sont des policiers d'Almería, expliqua-t-elle. Ils sont arrivés en début d'après-midi et depuis, ils cherchent tous ceux qui ont pu être en relation avec

deux de vos compatriotes. Le serveur vous a vu parler avec eux hier soir, il le leur a dit et ils veulent vous interroger à leur propos.

Le gros flic frappa sur la table, apostrophant l'interprète-malgré-elle d'une voix courroucée. Agacé par les manières rugueuses du policier, Abel tendit la main et la posa sur le carnet crasseux.

– *Con su permiso*, murmura-t-il avant de tirer l'objet vers lui.

Estomaqué, le malotru laissa faire. Séverac sortit un stylo de son bermuda et inscrivit les renseignements demandés. Ensuite, il repoussa le livret vers son propriétaire. Celui-ci lut les quelques lignes, les sourcils arqués. Puis il posa son index boudiné sur la ligne sur laquelle Séverac avait inscrit sa profession avant d'interpeller interrogativement la jeune femme, qui répercuta :

– Il demande si c'est vrai que vous êtes policier ?

Abel rigola.

– Ben oui ! Je suis commissaire à la police judiciaire de Lyon. Et la maison que j'occupe à San José m'est prêtée par un autre commissaire, Miguel Calderon, patron de la brigade des stupéfiants de Madrid. C'est un ami.

La brune traduisit. L'obèse prit une mine confuse, et lorsqu'elle eut terminé, il se leva, se raidit dans l'ébauche d'un salut militaire.

– *Inspector Garcia* ! se présenta-t-il. Et, désignant l'échalas, il ajouta :

– *Sergente Reyes* !

– Manque plus que Zorro ! s'esclaffa Paulo.

Garcia se lança dans une tirade geignarde que la brune ne traduisit que partiellement.

– Il s'excuse et voudrait savoir quels sont vos liens avec monsieur et madame Delpuig.

– Delpuig ? répéta Séverac, interrogatif.

– Le couple avec qui vous avez bu une bière ici, hier soir, votre fils et vous, précisa l’interprète réquisitionnée.

– Je ne me souvenais pas de leur patronyme. Nous ne les connaissions pas auparavant. Nous nous sommes trouvés à des tables voisines, à l’Octopus, un soir où nous dînions là-bas. Ils étaient français, lyonnais qui plus est ; nous avons bu des verres ensemble. Depuis, lorsque nous nous croisons, nous échangeons quelques mots, sans plus.

Garcia écouta la traduction qu’il transcrivit sur son calepin graisseux puis posa une question répercutée par la brune.

– Hier soir, avez-vous remarqué quelque chose de particulier lorsque vous les avez rencontrés ?

Séverac prit le temps de réfléchir. Il allait répondre, mais Paulo le devança.

– Ils n’avaient par l’air gai, surtout Quentin ! s’exclama-t-il.

– C’est exact, renchérit son père. Mais nous n’avons pas approfondi. Ma femme et mes filles venaient de nous rejoindre et nous sommes aussitôt partis dîner. Il leur est arrivé quelque chose ?

– Je ne sais pas exactement, avoua-t-elle. Dans le village, il se dit qu’on a retrouvé l’homme mort dans l’ancienne carrière, sur le chemin de la plage de *los Esculos*, je ne sais pas si vous connaissez.

Séverac opina. Ils avaient fait la balade depuis San José jusqu’à cette plage, le long du littoral. Il avait effectivement repéré la carrière qui s’ouvrait en contrebas, juste au-dessus de la mer. Pendant qu’il se remémorait cet endroit plutôt incongru, la brune avait rapporté à Garcia les propos de Paulo et les siens.

L'inspecteur lâcha une nouvelle tirade.

– Il dit que compte tenu de vos éminentes fonctions, son chef voudra certainement vous interroger. Il vous prie de ne pas quitter San José pour le moment.

Le visage de Séverac se ferma.

– Répondez-lui, s'il vous plaît, que je me tiens à la disposition de son supérieur, mais que je pars dans trois jours et que je n'ai pas l'intention de passer le reste de mes vacances à attendre le bon vouloir de ces messieurs.

Il sortit une carte de visite de son portefeuille.

– Il y a mon numéro de GSM. On peut me joindre si nécessaire.

Il se leva, salua les policiers et la brune interprète, puis s'éloigna vers la plage, suivi de Paulo.